

SUITE DEPECHEs.

B Bulletin météorologique. Washington, 20 septembre. Indications pour la Louisiane—Tempé- rature; fort vents variables tour- nant au nord.

DERNIERE HEURE.

A LA HAVANE.

Le drapeau étoilé hissé sur l'Hôtel Trocha.

La situation générale. Presse Associée.

La Havane, île de Cuba, 20 sep- tembre. — A une heure et demie de l'après-midi le premier drapeau américain à La Havane a été hissé sur l'Hôtel Trocha, où les commissai- res américains d'évacuation ont établi leur quartier général.

Une escouade de soldats d'infan- terie de marine était placée à l'en- trée de l'hôtel. Le colonel Clous et le capitaine Payne se tenaient sur le toit de chaque côté du mâat au sommet duquel le drapeau étoilé a été hissé.

C'est à une heure juste qu'un quartier-maître du vapeur Resolute a hissé le drapeau qui flotte mainte- nant au gré de la brise.

Tous les membres de la commis- sion se sont découverts et ont ac- clamés les couleurs nationales.

Les approches de l'hôtel étaient patrouillées par des gardes muni- cipaux, afin de prévenir toute dé- monstration contre les commissai- res.

Ce matin, une veuve et ses deux enfants, évidemment distingués mais dans la détresse, ont demandé du secours au général Wade, président de la commission américaine.

Un copieux repas a été servi à la veuve et aux enfants dans la salle à manger de l'hôtel.

D'autres personnes dans la dé- tresse ont été également bien traî- tées. Toutes celles qui se sont pré- sentées ont reçu des secours.

Les commissaires américains n'a- vaient rien à dire au sujet d'un rapport annonçant une proposition de la commission espagnole contre le délai accordé pour l'évacuation. Ils se tiennent sur la plus grande réserve.

Le yacht Alfonso XIII est parti cette après-midi pour l'Es- pagne avec 120 passagers, des fem- mes et des enfants pour la plupart, et 1000 soldats malades.

Le marquis Carrera, gouverneur militaire de Maratano, a lancé un ordre permettant le retour des ré- fugiés et reconcentrés à leurs fermes et à leurs champs et leur offrant une protection absolue.

Dans ce but le gouverneur a loué trois diligences qui accompliront deux fois par semaine le voyage de Maratano à divers points de l'in- térieur. Les familles et leurs ba- gages seront transportés sans frais.

En outre, le gouverneur civil a enjoint aux maires de Canoa et de Batao de s'entendre avec le maire de Maratano pour l'adistribution de \$500 parmi les familles qui retour- neront dans leurs foyers.

A Candie.

London, 21 septembre.—Le cor- respondant du Times à Candie annonce que les musulmans ne li- vrent aux autorités que de vieilles armes, et qu'aucun fusil Martini n'a encore été déposé.

Le gouvernement Japonais en faveur du projet du Tsar.

Yokohama, Japon, 21 septembre.—Le gouverneur japonais a ré- pondu à la circulaire de comte Mouraviev, ministre des affaires étran- gères de Russie, relative au désar- mement international.

Il se déclare en faveur du projet du Tsar.

LES PHILIPPINES

ET LES

HAWAII.

La guerre n'est pas terminée. Ce n'est pas nous qui le préten- dons; c'est le Département de la Guerre qui le déclarait nette- ment, hier, dans une circulaire à l'adresse des nombreux volon- taires qui demandent, à cor et à cris, leur libération du service militaire.

Non seulement la paix n'est pas rétablie, mais les opérations s'étendent sur un plus vaste es- pace. Ce n'est plus seulement à Cuba et à Porto Rico qu'il faut maintenir l'ordre et prévenir les soulèvements, mais au fond du Pacifique, au milieu des innom- brables îles qui forment l'archi- pel des Philippines, lequel n'est guères connu du reste du monde, que par les ennuis de toute sorte qu'il a, de temps immémorial, causés à la malheureuse Espa- gne.

Nous sommes obligés d'entre- tenir dans ces parages, aussi dangereux que lointains, une ar- mée et une flotte formidables. Nous avons non-seulement à y réprimer les mouvements de po- pulations remuantes, indisconti- nuables, chez lesquelles la révo- lution a passé à l'état d'habitude, de seconde nature, mais à pré- venir les desseins ambitieux de puissances de l'ancien monde qui convoitaient, bien avant nous, une partie de ce groupe d'îles qui peut rapporter à l'agricul- ture et au commerce des sommes immenses.

De là, les mesures que l'on se croit obligé de prendre à Washing- ton pour éviter tous les em- barras qui doivent y surgir, à tout instant, soit de la part de populations indigènes, soit de la part des étrangers. L'armée qu'y commande le général Otis va être renforcée de nous ne sa- vons combien de milliers d'hom- mes.

L'escadre de l'amiral Dewey sera bientôt doublée elle-même. Ce sont de nouvelles frontières qu'il nous faut garder contre de nouveaux indiens, et de nom- breuses garnisons que nous sommes forcés d'y entretenir, à grands frais, pour y tenir la population en respect et les étran- gers à distance.

Cela n'est pas une petite af- faire et nous devons nous atten- dre à un accroissement de dé- penses, correspondant pour le moins, à notre nouvel accroisse- ment de puissance.

Jamais le vieux proverbe latin:

Si vis pacem, para bellum,

n'a été plus vrai qu'aujourd'hui pour les Etats-Unis, comme pour les autres nations.

Heureusement, l'Union est, à l'heure qu'il est, en pleine posses- sion du groupe des Hawaii, qui va jouer dans l'avenir un rôle des plus importants dans nos relations avec cette partie du globe habité. Les Hawaii sont deve- nus le principal point d'appui des Etats-Unis dans le Pacifique. C'est pour eux comme un centre d'où ils rayonneront sans obsta- cle sur les plaines liquides du Pacifique. S'ils savent tirer parti de ces nouvelles possessions, les Américains sont appelés à la domination du grand océan, en dépit des prétentions d'un peu surannées de l'Angleterre.

LE DUEL.

Le duel venait de finir, il avait sans entrain, sans gaie- té. Marquet, qui était autre- fois d'vigoureux appetit, n'ava- it agé que du bout des doigts parlait peu; ses re- gards portaient tout à tour au lieu sur chacun des convi- vites, habile comédienne, avait de causer avec une coupe tranquillité d'esprit, mais ne parvenait pas com- plet à dissimuler son inqui- ète. Sa voix, ses yeux lais- saient deviner les appréhen- sions passagères.

Le duel était sombre comme d'habitude. Le remords, la honte, le fils coupable mettait au front un nuage de tristesse.

Il était plus maître de lui; il avait son père avec une émotion de douloureuse com- motion, mais quand ses re- gards se fixaient sur sa belle- mère avec une expression d'at- tention hostile.

Il le café, M. Barnett se pencha sur lui et dit: — Tu es silencieux dans son de travail; il marchait de lourdeur, comme oppressé de poids de pensées pénibles.

— Les frères et Valentine restèrent seuls. James alluma un cigare et dit à Edouard: — Viens, j'ai à te parler.

Il l'entraîna dans le jardin et la jeune femme y entra après eux, ne les perdant pas de vue. Elle devinait qu'elle serait en cause dans leur entretien et vou- lait être à portée d'intervenir.

— Edouard, dit le cadet à son aîné, nous sommes, je le crains, à la veille d'événements graves; ne le prévois-tu pas? — Explique-moi clairement.

— D'abord notre père traverse une crise commerciale où sa fortune peut sombrer. Des nouvelles alarmantes lui arrivent coup sur coup d'Amérique. Il a déjà fait des pertes considérables, son dernier dollar peut y passer.

— Tu m'as déjà dit que j'étais un rêveur; eh bien! abandonne-moi à mes rêves.

— Encore, s'ils étaient innocents! — Que veux-tu dire?

— Ecoute-moi, Edouard, notre belle mère est bien séduisante, elle a la beauté et elle a l'attrait d'un langage charmant, elle con- naît la puissance de tes regards et sait en user, avoue que tu trouves auprès d'elle un plaisir auquel tu ne sais pas résister.

— Depuis quand un beau fils n'a-t-il pas le droit de causer avec sa belle-mère? — Depuis que cette belle-mère oublie qu'elle doit réserver tout son amour à son mari.

James restait calme; Edouard sentait la rougeur lui monter au front, sa susceptibilité était d'au- tant plus ombrageuse qu'il se sa- vait coupable.

— Ce que tu viens de dire est grave, répliqua-t-il; de pareilles insinuations te sont interdites.

— Du vivant de notre excellente mère, la paix et le bonheur régnaient dans notre maison. — Tu étais alors jaloux de moi. — Peut-être, et j'avais tort, car il était naturel que je sachant d'un caractère un peu triste, elle te témoignât plus de sollicitude, mais ce n'était qu'un nuage pas- sager.

Depuis que, pour notre mal- heur à tous, notre père est allé chercher une femme à Paris, les germes de la discorde n'ont pas cessé de se développer.

UN TOUCHANT RECIT

Les larmes que nous reproduisons ci-dessous à la requête de quelques personnes à l'égard, sont empruntées à une correspon- dance spéciale de Pogy, dans le sud-ouest; elles font le touchant récit des derniers moments de notre très re- gretté compatriote, le lieutenant James Augustin, atteint d'une balle, comme on le sait, dans un assaut à San Juan, à la tête de sa com- pagnie.

Le brillant officier, peu de temps avant l'en- gagement, avait fait part à ses compagnons d'armes d'un soir pressentiment: la vision de la mort déjà le haletait. A tout le monde, il fut un des premiers frappés; et il vit venir la mort avec calme et résignation, avant de s'écrouler dans l'horreur, sa pensée dernière se reporta sur des êtres chers qu'il ne devait plus revoir; et que sa mort allait si cruelle- ment séparer.

Sur une des petites collines du champ de bataille de San Juan est la tombe du lieutenant Augustin, un des héros de la brillante charge qui a si bien fait valoir dans les cercles militaires la valeur des Orléanais. Quand le corps fut couché dans la terre, il n'y eut pas de cérémonie funèbre car les boulets volaient alors de toutes parts, et nos hommes n'avaient que peu de temps à donner aux morts. Néanmoins, une volée salua le petit monticule et un soupir de regret fut exhalé par les quelques soldats en bleu qui l'accompa- gnaient. Une inscription plantée en terre marqua la place où le jeune Orléanais était enterré.

Mais si vous allez, là maintenant tout est changé. Deux soldats, deux camarades de même sang, les Drs Parker et Jones ont sculp- té sur une plaque de fer le nom du lieutenant Augustin, la date et simplement le fait qu'il avait été tué dans la lutte. C'est pourquoi quand arrivera le temps où le corps pourra être recueilli, il n'y aura pas de doute sur l'identité du mort, les médecins ayant aussi enterré une bouteille dans laquelle est cacheté un papier donnant tous les détails de la fin du lieutenant.

Il semble étrange que plusieurs mois avant leur mort, ces deux hommes aient pu prédire leur fin, même des amis en risaient. Mais ceux qui se souviennent des con- versations des lieutenants Augustin et Gurney, les plus chers, les plus intimes amis depuis le temps qu'ils étaient cadets à West Point, se rappellent clairement que les deux officiers étant à Tampa ont annoncé qu'ils seraient tués dans la première bataille. Leurs amis sourirent de ce pressentiment, ajoutant qu'ils n'y accorderaient pas une pensée, n'en croyaient rien. Les deux lieutenants insis- tèrent en secouant la tête disant que leur fin était prochaine, on pouvait les en croire. C'était le premier juillet, un jour à jamais mémorable—car leur courage, leur témérité ont fait que la science militaire croyait impossible, la prise des collines de San Juan.

C'est ce jour, dis-je, que les lieutenants Gurney et Augustin, du vingt-quatrième régiment, atta- quèrent les Espagnols. Mourant de faim et trempés jusqu'aux os, les deux officiers commencèrent l'attaque avec tout le feu de vrais soldats; atteints de toutes parts, ils finirent coup pour coup.

Bientôt le lieutenant Gurney tomba, un des héros n'était plus et les paroles qu'il avait dites se trouvaient vraies. Quelques hom- mes de la compagnie du lieutenant Augustin s'étant dispersés, leurs officiers reçurent l'ordre de les réunir, de s'avancer sur la ligne du feu. Les hommes furent réunis et s'avancèrent de nouveau. L'Augustin, s'avancant de nouveau, prêt à frapper pour son pays. Son ami, le lieutenant Murphy, l'ayant aperçu, lui cria qu'il faisait chaud; que les ennemis savaient cherd; que les ennemis savaient cherd; que les ennemis savaient cherd.

J'ai réuni jusqu'au dernier de mes hommes, répondit le lieuten- ant Augustin référant à ses soldats jusque-là clairsemés. Le lieutenant Murphy s'avança vers lui quand, soudain, le jeune Orléan- ais tomba; une balle Mauer l'avait atteint. Il ne dit rien. Mais lorsque le lieutenant Murphy se fut baissé sur lui, l'Orléanais d'un ton calme et délibéré lui dit qu'il

était frappé et très sérieusement. La Croix Rouge vint; ses hom- mes étaient partout. Les braves gens, ils emportèrent le lieutenant Augustin. Ils le portèrent à l'hôpital divisionnaire où se trouvait le Dr Hamilton. Il était inutile au médecin de dire au lieutenant Augustin qu'il était blessé sérieu- sement, car le jeune officier le sa- vait bien. Il sourit toutefois, sem- bla heureux en pensant que ses sol- dats, l'armée, ses amours, prendraient la colline.

On examina à l'hôpital sa blessure. La balle avait pénétré l'avant bras gauche, l'avait traversé jusqu'au haut du bras et s'était logé près de l'épine dorsale. Le lieutenant sans un murmure laissa procéder au pansement. Dans ses yeux il y avait cette résignation qui dit au médecin qu'il l'accueille- rait la mort comme un homme.

Le lieutenant Brett entra dans l'hôpital et le jeune officier l'appela auprès de lui. Il prit ses effets, sa montre, son or et les donna au cher camarade, lui disant qu'il voulait renvoyer tout cela à sa famille, et il écrivit des messages à sa femme, au sien, donna di- verses instructions. Il n'avait qu'un regret en mourant, c'était de ne savoir si loin d'être chers.

Quand le lieutenant Brett sortit pour retourner à ses hommes et continuer le combat le lieutenant Augustin commença à s'affaiblir. Peu à peu il s'épuisa, et le 2 juillet au matin, après la prise de la col- line, quand sa compagnie s'était couverte de gloire, avait pris pied sur la hauteur de San Juan, le jeu- ne Orléanais n'était plus. Vous pouvez aller parmi les officiers et soldats qui ont combattu dans cette guerre à peine terminée et s'ils avaient une épée nue ou ten- nant un fusil devant la colline de San Juan, ils vous diraient que le lieutenant Augustin était un héros, ils diraient plus, c'était un vrai soldat!

Le colonel Crane a fait recueillir le corps et ses dépouilles mortelles sont en route pour la Nouvelle-Orléans.

Le capitaine Marchand, du mi- nistère de la guerre, et le capi- taine Blanckaert, du 120e de li- gne, se trouvaient dans le cortège.

Au cimetière, le maire a prononcé l'éloge funèbre du colonel Henry.

Voici un des principaux pas- sages de ce discours qui a soulevé une émotion générale:

Il ne nous appartient pas de sonder les consciences et d'appré- cier les terribles événements qui ont si prématurément ouvert cette tombe. Nous n'avons pas mission d'évoquer l'âme du mal- heureux officier qui va dormir ici son dernier sommeil et de lui arracher son secret.

Notre devoir est de rappeler le passé de l'héroïque soldat que fut le colonel Henry et de vou- loir ne nous souvenir que de l'obtiné combattant de 1870 qui par deux fois est venu offrir sa vie à son pays, de l'officier qui,

avait ses raisons, crois-le bien, pour nous faire assister avec lui à cette pièce, et espérait trouver là des éléments pour s'éclaircir.

Oserais-tu faire un rappro- chement entre notre belle-mère et Phédrè?

— Oui, j'ose; encore on ne nous dit pas que la femme ne Thésée ait failli à ses devoirs avant son mariage.

Edouard dit blême; il se rap- pelait qu'il avait promis à sa maîtresse de la protéger, de se mettre toujours entre elle et ses ennemis. Il sentait que c'était le seul moyen d'exuser dans une certaine mesure sa criminelle passion.

— Que t'a donc fait, dit-il, cette pauvre femme, pour que tu l'acharnes ainsi contre elle? — Tout à l'heure tu l'accusais d'être un maîtresse; mainte- nant, c'est avant son mariage, alors que nous étions séparés d'elle par des milliers de lieues, qu'elle aurait d'après toi perdu le droit de se marier en blanc. Mais sur quoi appuyes-tu cette injurieuse supposition?

— Ah! tu ne ferais croire que c'est la jalousie qui t'aveugle. — Si je te déclare que j'ai des raisons d'affirmer avec certitude, tu dois me croire. — Non, je ne te crois pas, je te défends de répéter la calomnie. Il avait élevé la voix, sa parole avait l'accent de l'emporte- ment. Valentine se avait suivi à dis-

LES OBSEQUES DU COLONEL HENRY.

Toute la population de Pogy, environ 600 personnes, se trou- vait à la gare de Vitry-la-Ville pour assister à l'arrivée du train qui amenait de Paris la dépouille mortelle de l'ancien chef de service des renseignements.

A Pogy, le corps a été placé dans le vestibule de la maison que possède, au milieu du villa- ge, le frère du défunt. Le cer- cueil était recouvert de l'uniforme et des décorations du colonel.

A onze heures, la fanfare, les pompiers, la municipalité, la population tout entière étaient réunis devant la maison mortuaire, et le cortège, précédé du maire de la localité, M. le docteur Re- naudin, ceint de son écharpe, prenait le chemin du cimetière.

Le capitaine Marchand, du mi- nistère de la guerre, et le capi- taine Blanckaert, du 120e de li- gne, se trouvaient dans le cortège.

Au cimetière, le maire a prononcé l'éloge funèbre du colonel Henry.

Voici un des principaux pas- sages de ce discours qui a soulevé une émotion générale:

Il ne nous appartient pas de sonder les consciences et d'appré- cier les terribles événements qui ont si prématurément ouvert cette tombe. Nous n'avons pas mission d'évoquer l'âme du mal- heureux officier qui va dormir ici son dernier sommeil et de lui arracher son secret.

Notre devoir est de rappeler le passé de l'héroïque soldat que fut le colonel Henry et de vou- loir ne nous souvenir que de l'obtiné combattant de 1870 qui par deux fois est venu offrir sa vie à son pays, de l'officier qui,

avait ses raisons, crois-le bien, pour nous faire assister avec lui à cette pièce, et espérait trouver là des éléments pour s'éclaircir.

Oserais-tu faire un rappro- chement entre notre belle-mère et Phédrè?

— Oui, j'ose; encore on ne nous dit pas que la femme ne Thésée ait failli à ses devoirs avant son mariage.

Edouard dit blême; il se rap- pelait qu'il avait promis à sa maîtresse de la protéger, de se mettre toujours entre elle et ses ennemis. Il sentait que c'était le seul moyen d'exuser dans une certaine mesure sa criminelle passion.

— Que t'a donc fait, dit-il, cette pauvre femme, pour que tu l'acharnes ainsi contre elle? — Tout à l'heure tu l'accusais d'être un maîtresse; mainte- nant, c'est avant son mariage, alors que nous étions séparés d'elle par des milliers de lieues, qu'elle aurait d'après toi perdu le droit de se marier en blanc. Mais sur quoi appuyes-tu cette injurieuse supposition?

— Ah! tu ne ferais croire que c'est la jalousie qui t'aveugle. — Si je te déclare que j'ai des raisons d'affirmer avec certitude, tu dois me croire. — Non, je ne te crois pas, je te défends de répéter la calomnie. Il avait élevé la voix, sa parole avait l'accent de l'emporte- ment. Valentine se avait suivi à dis-

ADELINA PATTI ANGLAISE.

Mme Adeline Patti annonce officielle- ment par la « London Gazet- te » qu'elle vient de se faire natu- rales sujet anglais. Jusqu'à ce jour, elle n'a jamais bien eu sa juste quelle nationalité était la sienne; elle a fait un choix parmi celles qui se trouvaient à sa dis- position. La célèbre prima donna est née en Espagne de parents ita- liens. Elle a été emmenée dans la suite aux Etats-Unis par un beau-père américain. Elle a été mariée deux fois.— Les deux fois en Angleterre.— avec des sujets français. Enfin, depuis nombre d'années, elle réside dans le pays de Galles. Si jamais une discus- sion quelconque s'élevait à propos de la succession de Mme Adeline Patti, les juristes auront beau jeu. Cette heure, toutefois, ne paraît pas près de sonner. Mme Adeline Patti jouit d'une excellente santé. Elle se trouve actuellement en villégiature sur le continent; mais elle doit retourner, vers le fin de septembre, sur son château de Craig

y Nos. Mme Adeline Patti ne re- nonce par à la scène. C'est elle qui, le 10 octobre prochain, in- augurera à Birmingham une série de concerts organisés par MM. Har- rison. On annonce également sa rentrée à l'Albert-Hall pour la fin de cet automne.

La télégraphie sans fil. Des expériences intéressantes et prolongées de télégraphie sans fil viennent d'être faites en An- gleterre, sur la demande de la reine Victoria, elle-même, qui s'est fait dernièrement présenter M. Marconi, le jeune inventeur.

Ces expériences, qui n'ont pas duré moins de dix jours, ont eu lieu entre Cowes, Sandown, d'une part, et le yacht royal Osborne, d'autre part, à bord duquel se trouvait le prince de Galles en personne.

A cet effet, on avait disposé, au centre du bateau, un mâât vertical de vingt-cinq mètres au- dessus duquel se trouvait le conduc- teur chargé de recevoir les ondes électriques émises par le transmetteur système Preeco- Marconi. L'Osborne croisait dans les eaux de l'île de Wight, à des distances de la côte variant entre quatre et douze kilomètres.

Dans certains cas, les dépêches comprenaient jusqu'à cent mots. Grâce à un dispositif nouveau, la transmission entre les deux postes se faisait en quelques secondes à peine, et les télégrammes aériens s'enregistraient automa- tiquement sur un imprimoir Morse installé à bord du ba- teau.

Les membres de la famille royale se sont déclarés très contents du résultat de ces expériences en mer.

AMUSEMENTS. Théâtre St Charles.

Chaque soirée, chaque matinée au St Charles se compose de trois attractions tout à fait différentes l'une de l'autre— d'abord un drame ou une comédie, dont l'interpré- tation est confiée à une troupe d'é- lite, comme par exemple cette se- maine, « In Mizoura ». C'est la pièce de résistance. Puis, les chants, les monologues, les variétés— Sabel, Valmore Warren, Baby Lewis et au- tres. Enfin, les vases du biographe qui, dès le premier jour, ont fait la conquête du public, c'est-à-dire trois spectacles divers dont chacun, partout ailleurs, coterait le même prix que les trois ensemble, au St-Charles.

Offre généreuse. La maison Mariani et Cie, de New York, enverra gratuitement à quiconque lui en fera la demande, un livre renfermant les portraits de tous les personnages éminents de notre époque. Voir l'adresse de la maison dans une annonce que nous publions plus loin.

Athénée Louisianais. Faculté de septembre 1898. Causerie.— M. Henri A. Bernard. Le Voyage transatlantique à grande vitesse.— M. Emile Rost. L'Huitre et les Plisdeurs, fable en patois créole.— M. Jules Chop- pin. Le Chien de l'aveugle, poésie.— M. Edgar Grim.

Les premières pages de l'Histoi- re de France.— M. Alexis Fortin. La Chatte et les Chansons, fable; Les Nez, poésie.— Rev. A. Maltrait. Une Faculté hors cadre.— M. Eugène Mouton.

L'Homme qui est dans la Lune, poésie.— M. Jules Choppin.

Athénée Louisianais. Concours de 1898.

L'Athénée propose le sujet sui- vant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jus- qu'au 1er mars 1899 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, ac- cordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Le- visane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits sur papier scolaire, réglé, avec un marge, et seulement sur le re-

de et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 36 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe ca- chetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, devra sélectionner l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a écrit le prix pour s'assurer qu'il est dans les condi- tions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit non publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On ré- unira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et ar- tistique.

Le nom du lauréat ou de la lau- réate sera proclamé après la lec- ture d'un manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le pu- blic.

Les candidats devront se soumet- tre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître un deviser sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concou- rir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire. Le Secrétaire perpétuel, Mrs. BOYER, P. O. Box 706.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAR AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an; \$6.00. 6 mois; \$3.00. 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, port compris: \$15.00. Un an; \$7.50. 6 mois; \$4.00. 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00. Un an; \$1.00. 6 mois; \$0.50. 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe: \$4.00. Un an; \$2.00. 6 mois; \$1.00. 3 mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition hebdomadaire, elle n'est pas vendue séparément. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Des agents peuvent être trouvés par MANDATS-POSTAUX ou par LETTRES SUR EXPRES.

de et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 36 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe ca- chetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, devra sélectionner l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a écrit le prix pour s'assurer qu'il est dans les condi- tions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit non publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On ré- unira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et ar- tistique.

Le nom du lauréat ou de la lau- réate sera proclamé après la lec- ture d'un manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le pu- blic.

Les candidats devront se soumet- tre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître un deviser sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concou- rir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire. Le Secrétaire perpétuel, Mrs. BOYER, P. O. Box 706.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAR AVANCE.

EDITION QUOTIDIEN